

Les Plateaux sauvages, acte IV

A Paris, Laëticia Guédon rouvre son théâtre pour la scène émergente

Un couple passe dans la rue des Amandiers. Ils se hurlent dessus. Comme chaque jour. Lui a une béquille, elle a les cheveux teints en noir. Ils portent le poids des années. La rage les tient. « *Ils passent toujours pareil, s'amuse Laëticia Guédon. Bah, tant qu'on se gueule dessus, ça va. C'est quand on se tait que ça ne va plus.* »

Voilà qui résume, sans qu'elle le veuille, l'aventure des Plateaux sauvages, ce nouveau lieu de Mémilmontant dont elle est la directrice. Après une première saison hors les murs pour cause de travaux, une deuxième saison promise et une troisième stoppée par arrêté préfectoral pour des questions d'issues de secours – fermeture prolongée pour cause de Covid-19 –, la salle du 20^e arrondissement consacrée à la création espère bien que la quatrième sera la bonne. Et qu'on ne lui coupera plus la parole. Ce samedi 3 octobre, la présentation de saison a ainsi des allures de pendaison de crémaillère pour temps nouveaux.

Parler de « nouveau lieu » n'est pas exact pour définir cette salle construite dans les années 1960 par l'architecte Jean Dumont. Soit, flanquant une barre ingrate en forme de banane, tournant bizarrement le dos à la rue animée qui monte vers Saint-Fargeau, une ronde de béton, enchevêtrement de salles, conçue à l'époque où l'éducation populaire était un vecteur pour grands ensembles.

Les locaux ayant été par la suite divisés en deux pour faire – sans succès –, d'un côté un centre culturel, de l'autre, le Vingtième Théâtre, la Ville de Paris a fini par lancer, en 2015, un appel à projet pour réunir l'ensemble et en faire une « fabrique artistique ».

La comédienne et metteuse en scène Laëticia Guédon, alors âgée de 31 ans, qui a dirigé pendant cinq ans le Festival au féminin dans le quartier de la Goutte d'or, l'emporte avec un principe simple pour ce théâtre à petit budget (un million d'euros par an). Les artistes accueillis en résidence sont choisis sur une double proposition : un spectacle, pour lequel ils ne sont payés que sur le partage des recettes (on parle ici de « coréalisation », faute d'avoir les moyens d'une « coproduction »), et un travail avec les publics – écoles, quartier, apprentis comédiens... –, pour lequel ils sont rémunérés.

Un savant mélange

« On propose à l'artiste de faire un pas de côté, explique Laëticia Guédon. Ici, on ne parle pas d'action culturelle mais de processus artistique. L'idée est de faire entrer le spectateur dans la création, pas seulement en l'asseyant en bord plateau. » Un tremplin pour compagnie émergente doublé d'un travail de quartier ? Dans les deux cas, elle sait de quoi elle parle.

Fruit d'un savant mélange (« une connexion de diasporas ») entre une mère juive marocaine et un père noir martiniquais, Laëticia Guédon a grandi à Aubervilliers

« Ici, on ne parle pas d'action culturelle, mais de processus artistique »

LAËTICIA GUÉDON
directrice
des Plateaux sauvages

(Seine-Saint-Denis), à la Maladrerie, une cité de 1 000 logements, dont une quarantaine d'ateliers d'artistes où ses parents ont été logés. C'est la grande époque de Jack Ralite. Le communisme culturel. On y croit. Elle y croit.

Figure de la musique afro-caribéenne, importateur de la salsa en France, et peintre, Henri Guédon (1944-2006) peint de grandes fresques sur les murs de la cité. Et puis la famille déménage. Ici, dans le 20^e, juste un peu plus haut.

Des années plus tard, lorsque Laëticia Guédon a commencé à travailler au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, elle est retournée à la Maladrerie. Les bâtiments avaient vieilli, la réputation de la cité n'était plus la même, mais les fresques étaient toujours là. « Il y a un vaudou dans ses peintures. Mon père faisait lui-même ses pigments. Mais surtout les jeunes graffeurs les ont respectées », dit la directrice en souriant. Laquelle a libéré sur les terrasses et les murs extérieurs des Plateaux sauvages des espaces pour le street art.

Tout, dans le projet de Laëticia Guédon, revient à ce temps originel. Ainsi de la bibliothèque aménagée en haut de cette ruche alvéolée. « *Mon père était autodidacte, ma mère lisait au sien, analphabète, des livres tous les jours* », raconte l'énergique directrice en nous emmenant par les coursives de cet arc de cercle kaléidoscopique : « *Un lieu comme moi, tout en rondeurs* », souligne-t-elle. On passe de salles de répétition en salles de spectacle. Le « grand » et le « petit studio » (des boîtes noires), la « salle haute » (qui est basse), la « salle basse » (qui n'est pas haute), la « salle cachée » – son parquet et ses grands miroirs, plus spécialement réservée à la danse –, la « transformable » avec ses gradins qu'on peut déplacer à l'envers.

Et, bien sûr, la grande salle, où l'on croisera au fil de la saison Solal Bouloudnine, vu chez Les Chiens de Navarre, les metteuses en scène Tünde Deak ou Elise Vigier, ou l'ébouriffant(e) Vanasay Khamphommala chantant avec Natalie Dessay. Et puis, bien sûr, la maîtresse des lieux avec, le 15 janvier, son spectacle *Penthésilé.e.s Amazonomachies*, sur un texte de Marie Dilasser, qu'elle devait présenter dans le « in » d'Avignon, cet été, à La Chartreuse, et à qui le Covid-19 avait une fois de plus pris la parole. Pas le genre à se taire. ■

LAURENT CARPENTIER

Les Plateaux sauvages.

5, rue des Plâtrières, Paris 20^e.
Lesplateauxsauvages.fr

« Pastime Paradise », toujours actuelle

La compositrice Elsa Biston propose une relecture moderne du titre de Stevie Wonder

La Pop, péniche amarrée dans le 19^e arrondissement de Paris, ouvre traditionnellement sa saison depuis 2016 avec un cycle, (Re)lectures, qui invite des artistes de diverses disciplines à créer une œuvre originale à partir d'une musique ancrée dans la mémoire collective.

Les références adoptées pour l'édition 2020 ont toutes, de près ou de loin, la dimension populaire d'un hymne. C'est le cas de la chanson *Pastime Paradise*, de Stevie Wonder, maintes fois entendue pour diverses causes depuis sa publication, en 1976, sur l'album *Songs in the Key of Life*.

Ping-pong verbal

Enseigne du quatrième volet, (Re)lecture #4, du nouveau cycle, elle a inspiré deux extensions très différentes que l'on a pu découvrir, samedi 3 octobre. La première met en scène deux impayables comédiennes, Stéphanie Aflalo et Elsa Guedj, dans une partie de ping-pong verbal qui s'apparente à un numéro de cirque entre un clown triste (qui voit tout en noir) et son pendant ingénu (qui s'émerveille du moindre progrès social).

Les interprètes sont aussi les autrices d'un texte qui (dé)tourne celui de Stevie Wonder vers un futur très terre à terre : « *ségrégation, discrimination, taxe d'habitation* ». A peine utilisée, comme un bref fond sonore, dans cette proposition très burlesque, la musique de *Pastime Paradise* appa-

rait en revanche au cœur de la saisissante réalisation d'Elsa Biston.

Assise sur le côté de la scène pour manier, d'une main, un ordinateur portable et, de l'autre, une petite table de mixage, la compositrice de 41 ans règle la performance confiée à une bonne douzaine d'« objets vibrants » (sa spécialité) qui, du banal instrument de percussion (cymbale, tambour) à l'accessoire inattendu (boîtes en métal, seau en acier, feuilles de papier), sont fixés sur des trépieds. Un mini-haut-parleur a été apposé comme une ventouse à chaque objet qui s'anime littéralement en réaction aux sons que l'ordinateur lui envoie. Le résultat est aussi hypnotique que la boucle lancinante sur laquelle s'appuie la chanson de Stevie Wonder.

Le matériau original va et vient de manière subtile comme une boule de sons soumise à une révolution permanente. Aussi novatrice que Stockhausen qui, en 1964, pour *Mikrophonie I*, son-dait des tam-tams avec des micros, Elsa Biston accomplit deux exploits avec cette partition qui invalide les catégories. Elle introduit la notion d'interprétation dans de la musique électronique et évacue du champ visuel la figure de l'interprète. Une déclinaison future de la musique de chambre ? ■

PIERRE GERVASONI

(Re)lecture #5, *Ode à la Joie (Beethoven)*. Péniche La Pop, le 10 octobre à 17 heures. Lapop.fr

Les démons de l'adolescence passés aux filtres d'Instagram

A Aubervilliers, Marion Siéfert orchestre avec réussite l'hybridation entre le théâtre et le réseau social, très populaire chez les jeunes

SPECTACLE

C'est un des spectacles qui va le plus faire parler de lui, en cet automne théâtral, et au-delà. Pas seulement parce qu'il est d'une justesse rare, en même temps que totalement réjouissant, pour aborder cette période si particulière et douloureuse qu'est l'adolescence. Mais aussi parce que *jeanne dark*, que signe la jeune autrice et metteuse en scène Marion Siéfert, est la première pièce de théâtre à procéder à une hybridation avec le réseau social Instagram.

jeanne dark, c'est à la fois le titre du spectacle, et le compte Instagram sur lequel les spectateurs virtuels peuvent se connecter pour voir la représentation sur leur téléphone, et envoyer leurs commentaires en direct, qui s'affichent sur le plateau. Et *jeanne dark*, c'est le pseudo Instagram que s'est choisie l'héroïne de la pièce, Jeanne, une adolescente de 16 ans issue d'une famille catholique, qui vit dans la banlieue pavillonnaire d'Orléans.

Depuis plusieurs mois, Jeanne subit les railleries de ses camarades, parce qu'elle est encore vierge. Un soir, elle s'enferme dans sa chambre, et décide de prendre la parole en direct sur Instagram. D'abord hésitante et honteuse, sa confession va prendre la tournure d'une vaste opération cathartique de libération et de reconquête, avec toutes les possibilités offertes par le réseau social pour se mettre en scène, se masquer et se démasquer, se travestir et se mettre à nu.

Effréné, débridé et terriblement drôle, c'est tout un théâtre qui est ainsi convoqué, qu'il s'agisse de celui d'une famille catholique – le

personnage de la mère de l'héroïne, qui n'apparaît qu'à travers les SMS qu'elle envoie à sa fille, est particulièrement savoureux – ou de celui, intime, de cette période de l'adolescence où l'on cherche son identité, où l'on se sent moche, seul et mal aimé. Ce qui a changé, aujourd'hui, par rapport aux générations précédentes, c'est évidemment la mise en scène de soi que permettent les réseaux sociaux. Mettre en scène la mise en scène, la mettre en abyme, la démultiplier, voilà un joli défi que relèvent avec virtuosité Marion Siéfert et sa fabuleuse actrice-performatrice Helena de Laurens.

Effet de réel saisissant

La voilà qui déboule sur le plateau, ado plus vraie que nature en jean, blouson vert et sac à dos, le visage noyé sous ses cheveux noirs. Elle ouvre son téléphone, se connecte sur Instagram, et c'est parti pour un crescendo théâtral qui verra Jeanne exprimer ses fantasmes, ses désirs et ses pulsions les plus « dark » – ceux d'une adolescente ordinaire – face au miroir de son téléphone. La caméra a remplacé le stylo avec lequel les jeunes filles écrivaient leur journal intime, dans un autre temps.

En tant que spectateur, on assiste à la fois à la performance sur le plateau, à la vidéo que tourne Jeanne en direct, utilisant les filtres et artifices divers permettant de trafiquer et transformer son image, et aux commentaires des instagrammeurs branchés sur la représentation, qui jouent une sorte de jeu, puisqu'ils parlent au personnage de Jeanne comme le feraient ses amis dans la fiction. Le soir où nous avons vu le spectacle, à Villeneuve-d'Ascq (Nord), où il a

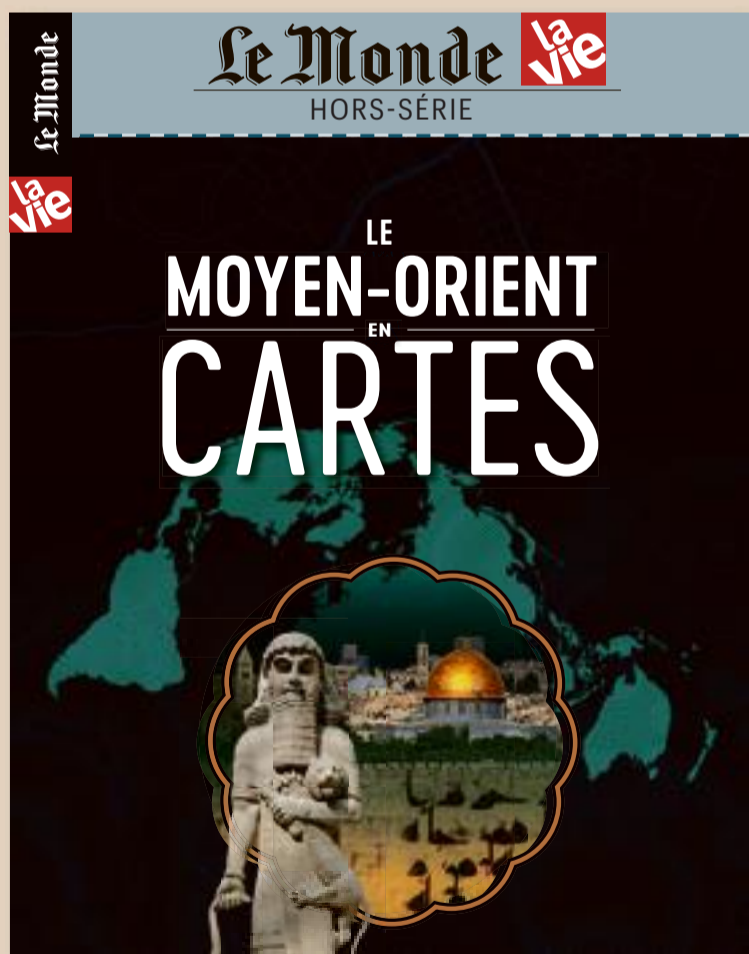
été créé avant d'arriver à Aubervilliers, Jeanne a été encouragée dans son entreprise de libération, à coups de « *#jeanneyesoucan* » ou de « *#envoielestousaubucher* ».

L'effet de réel est saisissant, un réel dorénavant fortement tramé avec le virtuel, et que le théâtre, art de la présence concrète, à la fois ingère, intègre et interroge. Helena de Laurens inaugure ainsi une nouvelle forme de jeu, téléphone en main pendant toute la représentation, une nouvelle forme de corps hybridé. Elle jongle avec une vivacité et une présence incroyables avec ces deux niveaux, celui de l'image et celui du plateau, et semble apte à toutes les métamorphoses. Ainsi se réfléchissent le miroir du théâtre et celui du smartphone, de manière assez vertigineuse, sous des dehors on ne peut plus ludiques.

Marion Siéfert ne cache pas être partie de sa propre jeunesse orléanaise dans les années 2000 pour écrire cette fiction. Elle fait observer que « *quant au corps, Instagram ne fait que prolonger le rapport totalement obsessionnel que le catholicisme entretient à l'image : dans les peintures religieuses, comme sur Instagram, il faut éveiller le désir sans jamais montrer un tétou ou un sexe (...)* ». Avec Instagram, on se retrouve face à une forme mutante de l'image religieuse ». Et avec Marion Siéfert, face à une forme mutante et néanmoins très théâtrale de théâtre. ■

FABIENNE DARGE

jeanne dark, de et par Marion Siéfert. Avec Helena de Laurens. La Commune d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 18 octobre, Festival d'automne. De 10 € à 21 €. Puis en tournée.



Le Moyen-Orient est au cœur de notre Histoire

À la croisée des continents, le Moyen-Orient est depuis toujours le théâtre de la rencontre des cultures et de l'affrontement des grandes puissances. Alexandre face à Darius, la conquête arabe, le canal de Suez, les accords Sykes-Picot, la découverte de l'or noir, l'essor des islamistes, le conflit israélo-palestinien, la guerre en Syrie... Tous les moments clés qui ont marqué la région sont ici racontés en cartes.

Cet atlas de référence, réalisé avec les meilleurs spécialistes, synthétise des siècles d'Histoire et éclaire d'un jour nouveau, au-delà des émotions, les enjeux géopolitiques du monde contemporain.

LE MOYEN-ORIENT EN CARTES

Un hors-série **Le Monde la vie**
124 pages - 12 €
Chez votre marchand de journaux
et sur lemonde.fr/boutique